

Chicago : Deux lots de ville achetés par Marc Beaubien moyennant \$102 avaient une valeur de \$108,000 en 1854 ; neuf lots acquis par le colonel Beaubien pour \$346 se vendaient \$450,000 en 1854. Cinquante-cinq autres lots achetés par ce dernier moyennant \$638.50 avaient en 1854 une valeur de \$134,000, tandis que trois autres lots pour lesquels il avait payé \$424 se vendaient cette même année au prix de \$85,000. Un lot pour l'achat duquel Pierre Ménard avait donné \$100, produisait aussi en 1854 une somme de \$13,000. Et quel accroissement prodigieux de valeur ces terrains n'ont-ils pas eu depuis vingt ans—l'époque de la plus grande prospérité de Chicago !

Ce que nous disons ici de la famille Beaubien peut malheureusement s'appliquer à presque tous ceux de nos compatriotes, qui, les premiers habitants des cités les plus florissantes de l'Ouest, se sont dessaisis de leurs propriétés pour des prix relativement insignifiants, tandis qu'elles atteignaient quelques années plus tard une valeur souvent fabuleuse (1).

VI

A l'instar de la plupart des traiteurs Canadiens, Beaubien avait épousé dans la forêt une indienne qui lui donna deux fils, dont il surveilla avec soin l'éducation. L'un d'eux embrassa la carrière de l'enseignement ; l'autre, Médard, après avoir été marchand à Chicago pendant plusieurs années, alla se fixer à Silver Lake, état du Kansas, où il occupe une position importante.

Beaubien s'unit en secondes noces à une métisse française du nom de Josette Laframboise, fille adoptive de John Kinzie, le premier habitant blanc de Chicago. Cette femme, douée de beaucoup d'intelligence, avait eu l'avantage de recevoir une fort bonne instruction.

(1) Dans une étude sur Chicago, publiée dans *L'Opinion Publique*, du 19 octobre 1871, M. L. H. Fréchette raconte ce qui suit :

—Voyez-vous, monsieur, me disait un jour un Canadien du nom de Rodier, aujourd'hui établi dans l'Iowa ; voyez-vous ces beaux blocs en marbre, ces superbes magasins, en face du *Sherman House*, qui s'étendent jusqu'à la rue Slate ? Eh bien, tout le terrain sur lequel ils sont construits m'a appartenu !

—Oui ! vous devez être bien riche alors ?

—Hélas ! monsieur, vous avez connu M. Dowling !

—J'en ai entendu parler.

—Eh bien, il était boulanger à cette époque. Il me fournissait du pain. Je parlais pour le *Far West* ; je lui laissai le tout pour un vieux cheval et une balance de compte. Aujourd'hui, ces lots se vendent deux mille piastres le pied. Mon boulanger est mort millionnaire !

—D'autres familles canadiennes, telles que les Danis et les Valiquette, ont été plus heureuses. Elles avaient acheté quelques arpents de terre pour jardiner. La semaine dernière, ces familles valaient plusieurs centaines de mille piastres. Si Chicago se rebâtit, elles manipuleront des millions, peut-être avant qu'il soit longtemps."